

la soldatesque. C'est une guerre d'extermination que le gouvernement russe fait à la Pologne.

Un ordre du jour du général Ramsay prescrit aux chefs de détachements, sur tous les points où se manifesterait un mouvement de rébellion, de tuer tout le monde, sans s'en épargner. Il donne pour raison de cet ordre sanguinaire, que jusqu'ici les efforts tentés n'ont pu rien gagner, et que l'insurrection se propage d'une manière alarmante.

Les soldats russes n'avaient pas besoin de cet ordre pour déployer une cruauté qui dépasse les excès commis au XIII^e siècle dans les mêmes contrées par les hordes mongoles. Ces barbares exécuteurs d'une politique sauvage ressemblent à ces animaux apprivoisés, auxquels la vue du sang rend tous leurs instincts de ferocité.

Partout où ils se montrent, le pillage, le massacre, l'incendie les accompagnent. L'indignation est générale, même parmi les Russes établis à Varsovie. Ils ont honte d'appartenir à une nation qui se dishonore par de tels excès. Que dire de ceux qui en sont les victimes ?

Quand les braves défenseurs de Siemiatyche furent tombés, le meurtre et le pillage commencèrent. Les Russes s'en acquittèrent si bien que la moitié de la population fut égorgée. Quant au pillage, il commença par le château du comte-senateur Faushaw, dont la famille a fourni plusieurs généraux à l'armée. Ces horribles scènes durèrent toute la nuit.

Les massacres de Syrie ne sont rien à côté de ceux que les soi-disant protecteurs des chrétiens d'Orient ont consommés sur la population chrétienne et catholique de Syemiatyche. Aujourd'hui, à la place de cette ville, on ne voit qu'un morceau de cendres.

La population de Varsovie frémit d'indignation. Partout les dispositions du pays sont excellentes. Dans le gouvernement de Plock seulement, les forces insurrectionnelles sont réduites à de faibles proportions. Le chef actuel de l'insurrection de ce gouvernement, M. Bouchka, a résigné ses fonctions; il a été remplacé par Sigismund Padlewski, ancien officier d'artillerie dans l'armée russe.

Angleterre.

On écrit de Londres, le 16 février, au *Moniteur* :

L'entrée solennelle de la princesse Alexandra à Londres a donné lieu à quelques discussions relatives à l'étiquette et aux prérogatives municipales. La gare où la princesse doit débarquer est située sur la rive sud de la Tamise, au milieu de l'antique faubourg de Southwark. Or, le lord-maire et la corporation de la cité se proposent de venir recevoir le cortège royal au débarcadère et de l'accompagner jusqu'aux limites occidentales de leur juridiction, à Ten-Pie-Bar. Mais le bruit hailli et les habitants de Southwark élevèrent des objections et réclamèrent le droit de recevoir la princesse dans leur localité et de ne céder la conduite du cortège au lord-maire qu'aux limites de la Cité.

D'autre part, après avoir dépassé Charing Cross, le cortège doit longer Pall Mall jusqu'à Saint James et par Piccadilly, traverser Hyde Park, ainsi que l'on fait l'Empereur et l'Impératrice des Français lors de leur visite à la reine. Les habitants de Regent's Street et d'Oxford Street, deux des rues les plus considérables de Londres, s'élèvent contre cet itinéraire; mais comme la traversée du parc permettra à une foule plus grande de venir saluer la princesse, cette route sera très-probablement maintenue.

A la Chambre des lords, le marquis de Northampton a appelé l'attention de la Chambre sur les correspondances produites récemment au sujet des affaires de Rome. Il a aussi demandé au secrétaire d'Etat des affaires étrangères des explications touchant certains passages de ces

correspondances ayant trait à la politique du gouvernement de la reine à ce sujet en 1849. Les papiers en question disent que, bien qu'en 1849 on eût acquiescé à l'occupation française, cet acte cependant n'avait pas été approuvé. L'occupation française a eu lieu par suite de l'assassinat du premier ministre constitutionnel de Rome sur les marches du palais de l'Assemblée nationale, qui a adopté un ordre du jour sans tenir compte de cet événement, et quelques jours après, la réception de la nouvelle proclamation de la république.

Il arriva alors une dépêche de lord Palmerston émettant l'opinion que le Pape devait avoir une souveraineté temporelle. Lord Palmerston nourrissait l'espérance qu'avec le retour du Pape, il y aurait un retour au gouvernement constitutionnel. Une autre dépêche de lord Palmerston en mars portait que le gouvernement avait appris avec beaucoup de plaisir le projet d'occupation de Rome par des Français.

Survint ensuite la protestation contre le passage des troupes françaises à la frontière, dans la pensée que, si une fois les troupes franchissaient ce pas, elles pourraient ne pas revenir. Lord Palmerston tout en reconnaissant cela, déclarait ne pas pouvoir l'empêcher, attendu que, si le Pape n'était pas rétabli par le gouvernement français, il le serait par une autre puissance.

Le comte Grey a répondu qu'il ne pensait pas que les règlements de la Chambre permettent de faire allusion à des papiers confidentiels.

Italie.

Nous trouvons dans une correspondance du *Monde* quelques détails sur les procédés inventés par les révolutionnaires pour empêcher les réjouissances du carnaval à Rome :

Le soir du quatrième jour, il y avait bal au théâtre Argentina. La foule était considérable, et cela ne faisait pas le compte des italianisimes. Or, ils s'avèrent d'un moyen qui peut nuire à leur ignoble et lâche machanceté. Vers le milieu de la fête on vit se balancer au-dessus des lustres un nuage de poussière blanchâtre qui bien tôt vint s'abattre sur la foule, et chacun se sentit pris plus ou moins de vertiges, de chaleurs brûlantes dans les narines et dans la gorge. Des étournements commencent, puis des vomissements, des coliques. Le mot de poison circula dans quelques groupes et l'on se précipita vers les portes. Dans la rue, des hommes et des femmes tombèrent évanouis. Il y en a qui sont encore malades à cette heure, et deux pompiers, obligés de rester jusqu'à la fin, ont eu des hémorragies très-faibles.

Nous ne pouvons répéter les imprécations de la foule contre les misérables auteurs de cet attentat. Nos officiers sont indignés, ainsi que tous les honnêtes gens.

Le gouvernement a nommé une commission d'experts chimistes chargés d'examiner et d'analyser la poussière recueillie le lendemain dans la salle du théâtre.

Ce procédé des ennemis du Pape montre sur une petite échelle ce que deviendrait le pauvre peuple sous leur domination. Puisque la Révolution empoisonne ceux qui vont tranquillement au théâtre malgré ses ordres, comment traiterait-elle, si elle avait le pouvoir, ceux qui refuseraient d'être ses seides ? Quelle liberté accorderait-elle ?

L'accident du théâtre Argentina n'a pas empêché les Romains d'aller le matin du samedi au bal du théâtre Apollo. Foule immense, costumes magnifiques, entrain extrême. On s'amusa deux fois; une fois par goût, une autre par vengeance. Les agents du gouvernement piémontais, qui ne représentent pas mal les sbires assassins du Corse et des Dix, ont encore jeté leur poudre; cela ne leur a réussi qu'à moitié, la saie était beaucoup trop vaste

et aérée; mais la fureur publique a redoublé. — Taconet.

Chine.

On écrit de Hong-Kong, le 28 décembre : « La prolongation de la lutte entre les Etats de l'Amérique du Nord donne lieu, depuis quelque temps, en Chine, à un fait anormal qui commence à fixer l'attention du commerce.

Il y a quelques mois à peine, la Chine, loin d'envoyer du coton sur les marchés extérieurs, en recevait au contraire de la presqu'île du Gange pour les provinces du Sud. Aujourd'hui, elle en exporte des quantités relativement considérables; on n'estime pas, en effet, à moins de 130,000 balles, soit 7,800,000 kilogrammes, les expéditions qui ont eu lieu en 1862, et presque tous les envois, dirigés notamment vers l'Angleterre, datent du dernier semestre.

Ce coton est récolté dans le Nord, et les deux principales espèces qu'il présente empruntent leur nom aux ports de Shang-Hai et de Ningpo. La plupart des expéditions sont effectuées directement de ces ports à destination de l'Europe; mais comme, par suite de la cessation de l'importation des cotons indiens, le sud de la Chine est obligé de demander cet article aux provinces du nord, des envois sont également dirigés vers Hong-Kong où il y a, en ce moment, un stock d'environ 30,000 balles, soit 1,800,000 kilogrammes. Les derniers prix cotés sur cette place donnent, au taux du change de 6 fr. par piastre, une moyenne de 1 franc 86 centimes par kilogramme pour le coton de Shang-Hai et de 1 franc 93 centimes pour le coton de Ningpo.

Les exportations dont il s'agit continueront-elles à s'accroître, et ce pays est-il appelé à devenir, en ce qui concerne le coton, une source d'approvisionnement importante ? Les uns le pensent, les autres sont d'un avis contraire; mais le mieux paraît être, pour le moment, de se borner à constater le fait nouveau qui se produit, sans chercher à en tirer des conséquences qui ne peuvent être que très-problématiques. »

DÉPÊCHES TELEGRAPHIQUES.

L'Agence *Huras* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 19 février. Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Il y a augmentation, dans la réserve des billets, de 100,360 liv. st.; dans l'encaisse métallique, de 518,571 liv. st.; dans les comptes particuliers, de 172,922 liv. st.; dans le compte du Trésor, de 490,467 liv. st. Il y a une diminution dans le portefeuille de 397,933 liv. st.

La municipalité de Londres a voté une somme de 10,000 liv. st. (250,000 fr.) pour faire un cadeau de noces à la princesse Alexandra de Danemark.

Alexandrie, 19 février. Le vice-roi est parti pour Constantinople à bord d'un navire turc. Avant son départ, il a accordé 750,000 fr. pour les incendies du Caire.

Cracovie, 20 février, 6 h. du m. A Michow, les Polonais étaient, dit-on, commandés par un Français du nom de Rochebrun; il avait organisé un détachement de zouaves, composé d'étudiants de l'université de Cracovie.

Le général Bagration a complètement détruit Ojcow; la population aurait été passée par les armes.

Micchow a été brûlé par les Russes et le maire de la ville tué.

Cracovie, 20 février, 10 h. 30 mat. Les Russes ont attaqué, le 17 février, Langiewicz à Staszow et ont été repoussés avec perte.

Les insurgés se sont emparés de Komu, dans le palatinat de Kalisz.

Breslau, 20 février, midi.

Les insurgés de Konin se sont avancés vers Wislawek (palatinat de Kujawie) sur la ligne de Thorn à Varsovie. La ville s'est insurgée; le combat a été très-vif. La garnison russe s'est retirée après avoir perdu cinquante hommes. La perte, du côté des Polonais, a été de 25.

Lemberg, 20 février, midi. Langiewicz est toujours à Staszow. L'engagement qui a eu lieu le 17, entre le corps qu'il commande et les Russes, n'a pas été décisif.

Cracovie, 20 février. Les bruits relatifs aux cruautés exercées par les soldats russes sur les insurgés blessés, restés à Ojcow, se confirment. La ville a été brûlée.

On lit dans le *Czas* que les Russes ont tenté, le 17, une attaque contre Staszow, mais qu'ils ont été repoussés et qu'ils se sont retirés sur Slobonka.

Posen, 20 février. La *Gazette de Posen* contient une déclaration du comité de l'Association pour la propagation des intérêts allemands dans la province de Posen, qui conclut ainsi :

« Toutes les mesures prises pour la protection des frontières doivent être accueillies avec reconnaissance, mais toutes celles qui dépassent ce but, et principalement une intervention en faveur de la Russie, doivent être considérées comme très graves et très fâcheuses à la province de Posen. »

Nous croyons utile de reproduire, d'après le *Mémorial*, un article de M. Couailhac qui contient des renseignements précieux sur les résultats obtenus par la plantation du coton en Algérie.

Que l'Algérie puisse fournir à nos besoins, ce point n'est plus à démontrer. M. Edmond Cox, passé à la tête de l'une des plus importantes fabriques du département du Nord, écrit, en 1853, à M. le ministre de la guerre, qui l'avait chargé d'une mission en Algérie :

« Il résulte de ses expériences et des comparaisons que j'ai été à portée de faire depuis trois mois sur les longues soies d'Algérie, issues de hautes graminées d'Amérique et confiées à des terrains convenables, qu'espérer, loin de dégoûter, acquiert, en s'accroissant sous le ciel d'Afrique, de la force, de l'énergie, de la ductilité avec toutes les apparences des meilleurs types américains; qu'elle présente, en un mot, les conditions recherchées dans l'industrie pour la filature des hauts numéros qui servent à la confection des dentelles, des toiles et à la fabrication des beaux tissus des manufactures de Turare, Saint-Omer, d'Alsace, etc. Tout est donc venu confirmer les espérances que j'avais conçues lorsqu'on me présenta, en 1850, les cotons George longue soie récoltés dans la province d'Alger au moyen de la graine que j'avais mise à la disposition de M. le ministre de la guerre lors de l'exposition de 1849, où figuraient, dans le compartiment Algérien, les échantillons remarquables de coton Jumel, Louisiane, Nankin, etc.; le résultat de cette première tentative en longue soie ne laissait rien à désirer. Le coton George fin et longue soie, récolté à la pépinière du gouvernement à Alger, avait conservé la plus parfaite ressemblance avec le coton extra fin d'Amérique, d'où était sortie une graine.

Conformément au désir de M. le ministre de la guerre, je fis procéder au filage de ce même coton pour en déterminer exactement la qualité industrielle; ordinairement on emploie le coton George fin que lorsqu'il est demeuré en balles pendant un an et plus, surtout pour les numéros élevés, ce qui donne au coton plus de souplesse et de ductilité au filage. Malgré son extrême jeunesse, j'obtins, avec le coton Algérien longue soie récolté en 1853, de très-beaux fils depuis les numéros 200, 230, jusqu'au 368 - n° fil simple et 400 - n° fil retors. Ces fils ont figuré à l'exposition universelle de Londres, avec la belle collection des cotons Algériens, et ont contribué, j'aime à le croire, à faire ressortir la haute qualité industrielle de la matière première qui avait servi à leur confection. Mais ce qui a prouvé mon admiration, c'est le coton récolté par M. Goby, en 1852, au moyen de la graine venue de l'exposition de Londres, et qui est comparable pour la beauté, la finesse et la puissance de la soie aux longues soies Sea Islands extra fins d'Amérique. Ce coton, qui a une grande affinité avec

le coton récolté à Pépinière centrale, en 18 0, permettait d'atteindre à la filature des plus hauts numéros employés par l'industrie des toiles et des tissus fin de grande valeur. C'est un type précieux dont la culture mérite des encouragements exceptionnels, dont la conservation et la propagation doivent exciter la sollicitude des planteurs et de l'administration. »

Plus tard, le 16 février 1854, M. Cox écrivait encore au ministre de la guerre :

« Je viens de recevoir la balle de coton George longue soie de la province d'Oran que m'annonça votre lettre du 10 courant; suivant votre désir, je m'empresse de vous faire connaître mon appréciation. L'emballage, la forme de la balle, tout est bien. Le coton n'est pas entassé, on peut prendre des échantillons jusqu'au centre, et c'est un mérite. Ce coton n'est pas d'une qualité extra-fin, mais c'est une très-belle sorte convenable pour la presque totalité des tissus fins. Il y a grandement lieu, Monsieur le ministre, de vous féliciter de la réussite complète des premières préparations du coton. On est maintenant dans la bonne voie. Voilà le coton tel que l'Amérique nous le livre dans de bonnes conditions... »

Qu'on ne l'oublie pas... c'est l'un de nos plus habiles filateurs qui s'exprime ainsi, et il appartient à une contrée où l'industrie est chérie et n'a pas l'habitude de se nourrir d'illusions.

Comme nous ne sommes pas s'étaient-ils pas portés encore vers cette culture si féconde et d'un avenir si séduisant ? Il faudrait encore ici faire le procès à ce défaut d'initiative qui est l'un des signes distinctifs de notre caractère national. Mais des circonstances exceptionnelles nous ont enfin montré la voie bonne à suivre : d'honorables spéculateurs y entrent avec la puissance de leur nom, de leur crédit, de leur entourage. La France ne tardera pas à guérir de ses propres maux la blessure qu'une guerre étrangère a faite à ses intérêts.

L. COUAILHAC.

COMPAGNIE FRANÇAISE DES COTONS ALGÉRIENS (Société anonyme)

Créée par acte passé devant M^{rs} Philéas VASSAL et son collègue, notaires à Paris.

CAPITAL SOCIAL :

VINGT-CINQ MILLIONS DE FRANCS

Divisé en 4 séries

De 12,500 actions de 500 fr. chacune.

Emission de 25,000 actions formant les deux premières séries.

La Compagnie Française des cotons algériens, en dehors du but national qu'elle se propose et qui lui a valu les encouragements de l'administration supérieure, réunit toutes les conditions d'un placement exceptionnel :

1^o Elle offre la sécurité absolue du gage, son capital devant toujours être représenté par des valeurs immobilières indiscutables ;

2^o Les revenus de son exploitation lui assurent des dividendes importants; 11 % environ pour les cultures cotonnières seules ;

3^o La mise en produit de ses terres aura pour effet certain l'accroissement considérable de leur valeur.

CONSIDÉRATION PARTICULIÈRE.

La Compagnie est mise purement et simplement aux lieux et place des fondateurs qui ne recourront, pour leur intervention, que le remboursement de leurs frais et dépenses justifiées.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La souscription sera close dès que les 25,000 actions formant la première émission auront été souscrites.

Les souscriptions reçues le dernier jour seront seules soumises à une réduction proportionnelle.

Les versements auront lieu de la façon suivante :

100 francs en souscrivant ; 150 francs à la répartition, et le surplus au fur et à mesure des besoins de la Société.

Tout appel ultérieur de fonds devra être annoncé un mois au moins avant l'époque fixée pour le paiement.

Les versements porteront intérêt à 5 %.

Norvège. Si, suivant notre première résolution, tu avais prévu de notre passage dans les endroits que nous devions traverser, nous suivions notre premier itinéraire, et alors...

Elle poussa un soupir et s'interrompit. « Mais comme je tiens à faire en voyage autant de detours que bon me semble, je ne me lie pas d'avance, » repliqua le père un peu doucement. Quand son domestique l'eut aidé à échanger sa redingote contre sa robe de chambre, il le congédia d'un signe.

« Je ne sais, reprit-il alors, pourquoi nous nous querellons pour de semblables vetilles, pendant que nous avons à faire quelque chose de plus important. Donne-moi ma baguette à tabac, je bourrerai ma pipe, et tu nous laisseras seuls un certain temps; je vais causer avec... »

Le bailli n'acheva pas; mais notre infortuné héros, debout près de la fenêtre à effeuiller les fleurs dont l'hôtesse avait rempli un vase de porcelaine vert et blanc, n'était pas dans une disposition d'esprit des plus agréables, le lecteur en conviendra, j'espère; l'anxiété la plus affreuse s'était emparé de lui, car il devinait quelle scène l'attendait. Quand monsieur Thorsen s'écria : « Allons ! » il se retourna; son pâle visage ne portait plus trace de sa gaieté habituelle, le feu de ses yeux semblait éteint, et son regard était sombre et craintif.

« J'écoute ! » dit le bailli avec gravité, en se renversant dans son fauteuil et en tirant de sa pipe d'épais nuages de fumée.

Après un profond soupir, Gothard se mit à retracer sa faute, son amour, ses tortures, son regret, et enfin son oubli de cette première passion. Il dit ce qu'Her-

mann avait fait pour lui, comment il l'avait empêché de se lier par un serment, et il reconnut la sagesse des conseils de son ami; puis vint la disparition d'Edith, les recherches qu'il avait faites pour la retrouver, recherches actives d'abord, mais qui s'étaient graduellement ralenties; enfin son arrivée à Forshalla, la lutte entre sa conscience et son nouvel amour, lequel avait triomphé, après une courte et faible résistance opposée par le sentiment du devoir; rien ne fut passé sans silence.

Après la confession, Gothard se tut. « Ne m'as-tu rien caché, et ne m'as-tu dit que la vérité ? demanda le bailli, d'un air calme et si ferme qu'il était impossible d'en tirer aucune conclusion.

« Rien ! » répondit Gothard. Une certaine honte l'empêcha cependant d'être fidèle à la vérité sans restriction aucune; autrement il eût ajouté ce qui déjà n'était plus de ceux pour lui; que la vue de l'objet de son premier amour avait reveillé plus ardens que jamais ses sentiments pour Edith. Il ne pouvait s'abaisser à ce point; un tel aveu l'aurait rendu presque méprisable et même ridicule; aussi, quand le bailli releva sa question, dit-il de nouveau :

« Oncle ! je n'ai rien dissimulé ! »

« Bien ! l'enfant est mort et tu n'étais point lié par un serment. Mademoiselle Klint ng paraît contente et heureuse; son silence prolonge atteste qu'elle n'avait plus de prétentions ni à ta main, ni à ton cœur. Comme juge, je n'ai donc pas de motif de m'opposer à ton bonheur présent; comme père, au contraire, je puis être d'un autre avis. Quoi qu'il en soit, je m'en rapporterai à la décision d'Hortense; si elle croit pouvoir encore conserver le cœur

d'un homme qui s'est montré si inconstant dans son amour; si elle ose te confier son bonheur, j'ai assez d'affection paternelle pour toi — je devrais plutôt dire de faiblesse — pour oublier ton passé, quoiqu'il eût été de ton devoir de me faire connaître ta position équivoque. Nous aurions cherché à découvrir la retraite de cette demoiselle, pour savoir si elle demandait une réparation, et nous aurions arrangé l'affaire de façon ou d'autre; car il est très-mauvais pour un jeune homme d'avoir à se reprocher de ces sortes de choses, par suite desquelles sa fiancée ne peut voyager dans le royaume sans s'exposer à une si sottise aventure. »

Gothard restait planté là, muet; on eût dit un ecclésiastique qui se sent coupable, en présence de monsieur le recteur.

Après un instant de silence, le bailli se leva :

« Je vais de ce pas tout raconter à la fiancée; attends nous ici et ne désespère pas; car, tout en ne lui cachant rien, je lui présenterai les choses sous des couleurs aussi douces que possible. »

A ces mots, il s'éloigna. Vu l'extrême délicatesse du sujet dont il va s'occuper, nous ne le suivrons pas pour entendre et pour voir comment il s'en tirera. Nous dirons seulement qu'il revint au bout d'une heure avec Hortense; celle-ci s'approcha de Gothard toute tremblante et les joues couvertes d'une vive rougeur.

Allons, mon enfant, dit le bailli avec bonté, regarde au moins le pauvre pêcheur; il n'a pas le courage de venir à toi. Ne lui pardonnas-tu pas ? La chose est faite; elle l'était avant qu'il te connaît; sa plus grande faute a été de ne pas réfléchir à cette ancienne liaison avant de s'insinuer dans ton cœur.

— Mais s'il cessait aussi de m'aimer un jour ! dit-elle en sanglotant. Et la douleur mortelle qui se reflétait dans ses beaux yeux pleins de larmes, dissipant pour un moment l'influence magique que la rencontre d'Edith avait exercé sur Gothard, lui remplit le cœur de repentir et de tendresse.

— Peux-tu me pardonner, ange de douceur ? s'écria-t-elle en le pressant dans ses bras. O mon Hortense, moi Hortense chérie ! peux-tu me pardonner et oublier ?

— Je puis, Gothard, pardonner et oublier tout, une seule chose exceptée : c'est que ton cœur se détache de moi; mais tes regards sur elle me le disent si... impossible de dire tout ce qu'ils renfermaient. Il est vrai que, dans ton agitation extrême, tu ne te rendais compte, sans doute ni de tes pensées, ni de tes paroles.

— Tu es parfaitement raison, Hortense; ce fut un moment terrible; le repentir et la honte s'unirent pour me déchirer le cœur de leurs redoutables serres. A présent, je suis mieux; néanmoins, je me rapprocherai toujours d'avoir empoisonné l'existence de cette noble jeune personne; jamais je ne jouirai d'une satisfaction et d'une tranquillité complètes; mais grâce à son pardon, à ses pieux souhaits pour notre bonheur, j'espère encore trouver la félicité sur la terre auprès de toi, mon ange adoré !

Hortense, la tête appuyée sur l'épaule de Gothard, l'écouit avec confiance et sans mot dire. Oh ! elle ignorait encore que pour bercer le cœur tremblant de la femme, les lèvres de l'homme articulèrent des mots tendres, harmonieux et consolants, tandis que son âme lutte avec les passions les plus violentes et qu'il sait à

peine le sens des paroles que sa bouche prononce.

Avec un peu plus d'expérience, Hortense aurait trouvé dans son langage une certaine contradiction, et même une contradiction manifeste, ou elle aurait conçu du mépris pour lui à cause de sa légèreté; car, tout en éprouvant les tortures d'un repentir bien naturel, il nourrissait de belles espérances de bonheur.

Mais elle n'approfondissait pas; elle se contentait d'espérer. Ah ! que l'on est heureux de posséder cette cordiale et chaleureuse confiance de la jeunesse, si digne d'envie ! Quand l'ouragan s'élève, quand le souffle de l'expérience a dissipé les illusions, alors elle se flétrit, et la source qui l'alimentait se tarit.

Que se passait-il dans l'âme de Gothard ? Il était en proie à une foule d'idées confuses, de mouvements contraires et tumultueux. Son honneur et la générosité d'Hortense lui faisaient un devoir de la tranquilliser; n'était-elle pas sa fiancée, n'allait-elle pas devenir sa femme ? Il cherchait donc à la rassurer, mais sans l'accuser de la conviction, car une horrible lutte lui déchirait encore le cœur.

Notre honnête bailli n'entendait pas un mot de leur entretien, et le prit pour une de ces querelles d'amour toujours suivies d'une réconciliation. Le lecteur conviendra du reste, que cet homme, si clairvoyant d'habitude, se laissa trop aveugler, en cette circonstance, par ses préventions et ses sympathies. Il eût, sans aucun doute, jugé tout différemment dans une cause où ses desirs les plus chers n'auraient pas été en jeu; mais il n'eût donc que son excessive indulgence pour son favori.

(La suite au prochain numéro).